

Jean-Claude Capèle

LE TRADUCTEUR EST UN PASSEUR

« Seul celui qui comprend des langues étrangères
est à même de comprendre la sienne propre. »

J.W. von Goethe

« Avec leur langue, les auteurs créent
de la littérature nationale. La littérature
mondiale est faite par les traducteurs. »

Jose Saramago

Prix Nobel de littérature 1998

LORSQU'EN CES JOURS, lointains déjà, de mon enfance, quelque part dans le pays de Bade, je me rendais compte que je ne parvenais que très imparfaitement à jouer les interprètes alors que j'étais bilingue, j'avais touché du doigt sans le savoir le point crucial de ce qui était déjà, alors, ma double culture: savoir deux langues, c'est-à-dire se mouvoir sans difficulté dans deux univers linguistiques et culturels différents, ne signifie pas, tant s'en faut, que l'on puisse passer sans encombre d'un système à l'autre. J'avais beau *comprendre*, je n'étais pas toujours à même de *traduire* ⁽¹⁾.

Langue maternelle et langue paternelle: tel fut le dilemme qui accompagna mes jeunes années. Dilemme linguistique, bien sûr, mais aussi dilemme culturel, tant il est vrai que je vécus très tôt, à défaut de le comprendre tout à fait, ce phénomène de l'entre-deux qui consiste à avoir deux visions du monde, un moi et un *Ich*. C'est de cet hiatus qu'est né peu à peu, presque à mon insu, le désir de dépasser ce gouffre, de surmonter ce qui est bel et bien une schizophrénie – en me l'appropriant: devenir le maillon manquant en ayant la prétention – ultime! – d'être le pont jeté entre les deux rives, tout en s'effaçant pour se glisser dans l'habit de saint Christophe, ceux du passeur. La traduction comme mode d'expression du déchirement.

LE TRADUCTEUR EST UN PASSEUR

Quiconque a approché la traduction sait que les traducteurs sont les sans-grade de la littérature. Paradoxalement, cette situation les amène souvent à se laisser aller soit à l'arrogance qui affirme que tout est traduisible, soit au désespoir qui voudrait que rien ne le soit.

Le traducteur étant le point de contact, le passage obligé entre deux univers culturels, il est aussi le lieu de tous leurs conflits. Sa tâche consiste donc à tenter de résoudre le dilemme dont il est le théâtre. Et c'est là que l'on touche à l'essence même de la traduction. Est-il inutile de rappeler que chaque langue n'est pas réductible aux mots qui la composent? Il ne s'agit donc pas, dans l'acte de traduire, de se contenter de mettre en regard deux *nomenclatures*, comme si la réalité du monde était une et chaque langue un simple catalogue de signifiants différents pour des signifiés identiques – conception empirique des langues qui pose les idées comme préexistant aux mots, alors que Humboldt, déjà, nous a enseigné qu'une langue est avant toute chose une analyse incomplète et subjective du réel, *une* vision du monde⁽²⁾ donc, et que, par conséquent, les éléments de réalité du langage ne reviennent jamais exactement sous la même forme dans une autre. Bref, la langue est un découpage, parfois unique, et un éclairage particulier du réel que notre ancrage linguistique et culturel nous impose, tant il est vrai que nous pensons notre univers dans des catégories modelées par notre langue maternelle.

La question se complique ici: existe-t-il une ou plusieurs expériences du monde, et cette expérience est-elle définissable? Et les mots qu'une langue emploie sont-ils l'équivalent exact de ceux utilisés par une autre pour décrire un phénomène supposé identique? Lorsque je traduis, la question est moins de savoir si je traduis tous les mots ou toutes les unités de sens, mais plutôt de savoir de quelle *expérience* je rends compte, et si je parviens, quels que soient les moyens linguistiques mis en œuvre, à la faire passer dans l'autre langue: je dois pour cela maîtriser les deux référentiels et savoir où et comment ils pourraient se recouper. L'univocité, ici, est sinon impossible, du moins rare.

Est-ce à dire que toute traduction est impossible? Oui, si l'on s'en tient à l'objectif primordial que l'on définit généralement sous le vocable de fidélité. Mais

LE TRADUCTEUR EST UN PASSEUR

qu'entend-on au juste par là? Fidélité au mot à mot? au style? à ce qu'il est convenu d'appeler le *sens* du texte de départ?

C'est une lapalissade que d'affirmer qu'il y a autant de versions d'un même texte que de traducteurs – ce qui a au moins le mérite d'expliquer le caractère miraculeux de la Septante. Une traduction est avant tout *une* lecture. Mais par-delà cet aspect subjectif, quel est le résultat qualitatif recherché par le traducteur?

Restreignons le champ de l'analyse en le réduisant à l'alternative suivante: le texte d'arrivée doit-il se lire comme un texte traduit ou comme une oeuvre qui aurait pu être écrite telle quelle dans la langue d'arrivée? En d'autres termes: le traducteur doit-il gommer l'origine exogène du texte qu'il rend ou doit-il s'efforcer de marquer l'oeuvre comme étant traduite, c'est-à-dire laisser transparaître son «étrangeté»? Peut-être ne faut-il pas oublier que le passeur dont nous parlions plus haut est avant tout un trait d'union et qu'il doit non seulement éviter de décourager son lecteur mais aussi toujours penser à son plaisir. Le seul moyen pour réussir, même en partie, cette quadrature du cercle, c'est de rechercher l'équivalence.

Cicéron, déjà, l'avait compris, qui affirmait à propos des Discours de Démosthène qu'il avait traduits: «Je ne les ai pas rendus en simple traducteur (*ut interpres*), mais en écrivain (*sed ut orator*)», avant de poursuivre: «J'ai cru, en effet, que ce qui importait au lecteur, c'était de lui en offrir non pas le même nombre, mais pour ainsi dire le même poids.» Autrement dit, il le fait «en serrant de près les mots, mais au point seulement où ils ne répugnent pas à notre goût». Donc, non pas traduire les mots, mais leur génie.

En filigrane d'une telle conception s'impose une évidence: la traduction n'est pas une activité scientifique, car elle est bien souvent, et souvent par nécessité, approximative. Mais elle est un art, puisque, pour préserver le rang du texte traduit, elle se doit de devenir écriture et création. C'est précisément ce qui l'élève et la fait échapper à la médiocrité.

Que serait notre «culture» d'aujourd'hui sans les traductions qui l'émaillent depuis la nuit des temps, qu'elles soient marquées au sceau du génie ou pèchent par leurs insuffisances? Certains auteurs mondialement connus qui, parfois, mettent en cause tel ou tel de leurs traducteurs avec une vigueur proportionnelle à leur

LE TRADUCTEUR EST UN PASSEUR

notoriété feraient bien de se souvenir que sans ces modestes artisans de la langue, ils seraient restés dans les oubliettes de la littérature mondiale.

Juillet 1998

Première parution in : *DAZWISCHEN*, Museum für Gestaltung, Zürich, 1998.

Les citations de Cicéron sont empruntées aux *Belles Infidèles*, de Georges Mounin.

1. Ou, comme le dit si bien Georges-Arthur Goldschmidt: "C'est une situation de surplomb où on est sans cesse stupéfait de ne jamais pouvoir dire dans l'autre langue ce qu'on dit dans l'une."

2. "*Jede Sprache hat eine eigene Weltsicht.*"

Source: <http://www.khristophoros.net/khristo.html>